

La tunique sans couture

SYMBOLE DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

La tunique sans couture de Jésus, tirée au sort pour ne pas être déchirée, a été regardée comme un symbole de l'unité de l'Église. À l'origine de cette tradition se trouve, bien sûr, l'évangile johannique ; puis certains Pères de l'Église ont interprété de cette manière l'épisode relaté par saint Jean ; enfin saint Bernard s'en est servi dans plusieurs de ses écrits. Il peut être intéressant d'étudier ces trois phases d'une telle tradition.

Dans l'évangile de saint Jean

Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits ; ils en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique ; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas. Alors ils se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons au sort celui qui l'aura. » Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : *Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement* (Ps 21, 19). C'est bien ce que firent les soldats (Jn 19, 23-24).

Les autres évangélistes ont noté le partage des vêtements de Jésus quand il a été mis en croix. Mais alors que les trois synoptiques se contentent de citer succinctement le verset 19 du psaume 21, Jean raconte la scène en détails, comme l'accomplissement de l'Écriture où le sort n'a pas été jeté sur les parts de vêtements à attribuer à l'un ou à l'autre, mais sur une seule pièce, mise hors partage. Il y avait quatre soldats, qui ont fait quatre parts ; puis ils ont tiré au sort la tunique. Jean a été témoin de la scène. Il décrit la tunique « sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas ». Il a vu les soldats jeter les dés pour que le sort désigne celui qui l'aurait. Ce n'est pas la tunique elle-même¹ qui

¹ On vénère traditionnellement cette tunique sans couture à Argenteuil. On pourra lire à ce sujet : André MARION, *Jésus et la science. La vérité sur les reliques du Christ*. Paris, Presses de la Renaissance, 2000, p. 123-128 ; 145-228.

intéresse saint Jean, c'est l'acte des soldats, auquel il attache à coup sûr une signification symbolique.

De même, dans l'utilisation du psaume 21, 19, la Passion selon saint Jean diffère de celle des synoptiques. Il en a donné le sens dans la prophétie de Caïphe en 11, 49-52 : « Jésus devait mourir non seulement pour la nation, mais encore pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés. » L'évangéliste rappelle cette prophétie au moment de la comparution de Jésus devant Anne et Caïphe (18, 14) ; il veut donc en montrer la réalisation dans son récit de la mort de Jésus. Il y relate quatre scènes en soulignant pour trois d'entre elles qu'elles accomplissent l'Écriture. La première scène est le partage des vêtements, où nous trouvons la tunique. La seconde, la seule sans citation explicite de l'Écriture, mais contenant une allusion au psaume 86, 5², est parallèle à la première ; aux quatre soldats qui se partagent les vêtements et tirent au sort pour désigner celui à qui sera confiée la tunique, correspondent les quatre femmes qui se tiennent près de la Croix (cf. Jn 19, 25) ; la première d'entre elles est la mère de Jésus, à qui Jésus lui-même confie le disciple qu'il aimait. À la troisième scène, Jésus « donne l'Esprit » ; à la quatrième, de son côté ouvert il sort du sang et de l'eau. Comment ces quatre scènes réalisent-elles la prophétie de Caïphe ? Si à sa mort Jésus rassemble en « un » les enfants de Dieu dispersés, c'est bien la naissance de l'Église qui nous est montrée là.

Jean ne nomme jamais l'Église ; ce mot ne fait pas partie de son vocabulaire. Mais à la place il parle des « enfants de Dieu ». Nous trouvons deux fois l'expression dans son évangile. Dans le prologue d'abord : « À tous ceux qui ont reçu le Verbe, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là ne sont pas nés du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu » (1, 12-13). Il s'agit bien là d'une nouvelle naissance se substituant à la naissance selon la chair. Puis, lors de la prophétie de Caïphe, où les enfants de Dieu sont rassemblés dans l'unité et forment donc l'Église. Si nous remarquons qu'en grec le verbe utilisé pour dire rassembler est *synagô*, ne peut-on pas penser qu'il s'agit d'un passage de la synagogue à l'Église, passage qui, à la seconde scène que nous avons évoquée, se fait par Marie, la Femme, Mère-Sion (cf. Ps 86, 5), devenue mère du disciple bien-aimé, le nouveau peuple de Dieu rassemblé à la Croix.

À la troisième scène, Jésus donne l'Esprit, ce qui évoque la création d'Adam, dans les narines de qui Yahvé Dieu avait insufflé une

² « On appelle Sion 'Ma mère', car en elle tout homme est né. »

haléine de vie (Gn 2, 7). Cette fois, ce n'est plus un simple souffle, mais l'Esprit que Jésus donne à l'Église qui naît de sa mort. Enfin à la quatrième scène, le témoin voit sortir du côté ouvert du crucifié le sang et l'eau, ce qui évoque la création de la première femme tirée du côté d'Adam (Gn 2, 22). Ces deux dernières scènes illustrent l'enseignement de Jésus à Nicodème : « À moins de renaître d'eau et d'Esprit nul ne peut entrer au Royaume de Dieu » (Jn 3, 5). Et cette seconde naissance est d'en haut, *ànôthen*, avait dit Jésus au verset 3. *Ànôthen*, d'en haut, c'est justement ce que Jean nous dit de la tunique : elle était tissée d'une seule pièce depuis le haut (*ek tôn ànôthen*). Ainsi c'est à la naissance de l'Église que nous font assister les trois scènes qui suivent celle du partage des vêtements, et celle-ci nous l'annonce, la tunique figurant l'Église qui vient d'en haut.

Jean ne dit pas seulement que la tunique était tissée d'une seule pièce, mais que les soldats, qui avaient fait quatre parts des autres vêtements de Jésus, se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, mais tirons au sort qui l'aura » (Jn 19, 24). Cette tunique s'oppose donc aux vêtements partagés en quatre entre les soldats. Elle reste une. Nous avons une correspondance de l'évocation de cette unité à la quatrième scène de la mort de Jésus, dans la première des deux citations qui en donnent la portée : « Pas un os ne lui sera brisé » (Jn 19, 36 ; cf. Ex 12, 46). La tunique, elle, ne doit pas être « divisée », sens exact du verbe grec employé par les soldats. Le peuple d'Israël était divisé devant Jésus (cf. Jn 7, 43). Il est représenté par les quatre parts de vêtements que se partagent les soldats. En opposition, la tunique sans couture, tissée tout d'une pièce, qui ne doit pas être divisée, représente l'Église qui naît d'en haut à la Croix.

L'interprétation des Pères de l'Église³

Dans le partage des vêtements et le tirage au sort de la tunique, les Pères ont vu tout d'abord l'accomplissement de la prophétie formulée dans le psaume 21, 19. De l'image de la tunique, on trouve chez les Pères grecs diverses interprétations : c'est parfois le symbole de l'unité de l'Église, mais également la désignation de la nature divine unie à l'humanité du Christ ; la tunique était tissée d'en haut, ce qui montre, dit saint Jean Chrysostome, « que ce crucifié n'était pas simplement un homme, mais qu'il possédait aussi d'en haut la divinité⁴ ».

³ Cette partie se base sur un article de Michel AUBINEAU, « Dossier patristique sur Jean 19, 23-24 : La tunique sans couture du Christ », dans *La Bible et les Pères*, Paris, P.U.F., 1971, p. 9-50.

⁴ JEAN CHRYSOSTOME, *Sermons sur l'évangile de Jean*, 85, 1.

Le même Chrysostome, suivi par d'autres Pères grecs, a vu également dans cette tunique un exemple de la pauvreté du Christ.

C'est surtout dans la tradition latine que s'est développée l'interprétation qui reconnaît dans la tunique intacte le symbole de l'unité de l'Église. Elle remonte à Cyprien de Carthage dans son *De catholicae ecclesiae unitate*. Cet ouvrage, qui date de 251, est le premier traité sur l'Église ; il vise la situation concrète où elle était alors plongée avec la persécution de Dèce et la querelle autour des *lapsi*, le schisme carthaginois de Félicissime et le schisme romain de Novatien. L'ecclésiologie de Cyprien s'enracine dans la théologie biblique. Pour illustrer l'unité de l'Église il a recours à des images empruntées à l'Écriture, et parmi elles, la tunique du Christ.

Ce sacrement de l'unité, ce lien de la concorde dans une indissoluble cohésion nous est montré dans l'évangile par la tunique du Seigneur Jésus-Christ. Elle ne peut pas du tout être divisée ni déchirée, mais elle est tirée au sort pour savoir qui revêtira le Christ. Le vêtement du Christ échoit au gagnant, la tunique lui revient sans être abîmée ni découpée. [...] Elle figurait l'unité qui vient d'en haut, c'est-à-dire du ciel et du Père, l'unité qui ne peut absolument pas être déchirée par celui qui la recevait et en devenait propriétaire [...]. Celui-là ne peut posséder le vêtement du Christ, qui déchire et divise l'Église du Christ⁵.

Cyprien oppose cette tunique indivise au manteau du prophète Achias rencontrant le roi Jéroboam. Achias avait alors déchiré son manteau en douze morceaux figurant les douze tribus d'Israël et avait dit à Jéroboam : « Prends pour toi dix morceaux. » Ces dix morceaux figuraient les dix tribus qui allaient revenir à Jéroboam (cf. 1 R 11, 31), les deux autres étant laissées au descendant de David (cf. 1 R 11, 36). Et Cyprien commente :

Quand les douze tribus d'Israël se divisèrent, le prophète Achias déchira son manteau. Mais le peuple du Christ ne peut être divisé ; c'est pourquoi la tunique du Christ, tissée d'une seule pièce et sans couture, ne peut être divisée par ceux qui la possèdent : indivise, d'un seul morceau, d'un seul tissu, elle figure la concorde et la cohésion de notre peuple, à nous qui avons revêtu le Christ. Par le mystère de ce vêtement et par son symbole, le Christ a rendu manifeste l'unité de l'Église⁶.

Trois quarts de siècle plus tard, en 324, Alexandre, évêque d'Alexandrie, condamnant les Ariens, recourt au même symbole de la tunique du

⁵ CYPRIEN, *De l'unité de l'Église catholique*, 7 (Les Pères dans la Foi), DDB, 1979, p. 31-32.

⁶ *Ibidem*.

Christ représentant l'Église en son unité : « Ils ont osé diviser la tunique indéchirable du Sauveur, que les bourreaux n'avaient pas voulu partager. » Après lui son successeur Athanase enveloppe dans une même réprobation ces artisans du démon, que sont dans l'Église méletiens et ariens, et il les présente acharnés ensemble contre la tunique du Christ.

Indépendamment de Cyprien, Jérôme salue dans la tunique du Christ le symbole de l'unité de l'Église. Nous sommes en 376. L'Orient est divisé au point de vue doctrinal ; à Antioche trois évêques se prétendent légitimes. Jérôme recourt alors au pape Damase pour obtenir de lui une règle de conduite. Il commence sa lettre par ces mots :

L'Orient, dont les peuples s'entrechoquent d'une antique fureur, déchire en mille morceaux la tunique du Seigneur, qui est d'une seule pièce et tissée depuis le haut jusqu'en bas⁷.

Nous trouvons une autre allusion à cette image de l'unité de l'Église dans son commentaire sur la lettre aux Éphésiens adressé à Paula et Eustochium. Il glose alors Ep 4, 28 « Que celui qui volait ne vole plus » ; ce qui l'entraîne à parler des larcins spirituels que commettent les faux prophètes et les mauvais pasteurs : ils ravaudent des lambeaux d'Écriture pour s'en faire une tunique déchirée « qui est d'en bas et non point d'en haut ». À l'opposé est

la tunique de l'Église, c'est-à-dire le corps du Christ ; elle est tissée à partir d'en haut, et n'est cousue d'aucun côté ; elle ne peut être déchirée, pas même par ses ennemis⁸.

Saint Augustin, dans ses controverses avec les donatistes a beaucoup écrit sur l'unité de l'Église, et souvent en exploitant le thème de la tunique. Il ajoute une note importante à l'interprétation de saint Cyprien en mettant l'accent sur l'unité dans la charité. C'est ainsi qu'il explique le verset 19 du psaume 21 en reprochant à l'évêque donatiste d'opposer son propre baptême au baptême catholique et de diviser ainsi les sacrements.

Ils se sont partagé mes vêtements. Ses vêtements, ce sont les sacrements, ce sont ses sacrements. Faites attention, frères, les hérétiques ont pu partager ses vêtements, ses sacrements, mais il y avait là un vêtement que personne n'a partagé [...]. Il y avait la tunique dont l'évangéliste dit qu'elle était tissée depuis le haut. Donc elle venait du ciel, donc du Père, donc de l'Esprit Saint. Qu'est-ce que cette tunique, sinon la charité que nul ne peut partager ? On jette le sort sur elle, mais personne ne la partage⁹.

⁷ JÉRÔME. Lettre XV, Paris, (Les Belles Lettres), 1982, t. I, p. 45-46.

⁸ *Comm. In Epist. Ad Ephes.* II, 4.

⁹ *Ennar. in Ps 21*, 2, 19.

Parmi les autres textes où saint Augustin utilise la figure de la tunique, nous retiendrons celui de son commentaire sur l'évangile de saint Jean. Là il explique que les vêtements partagés en quatre parts représentent l'Église, et la tunique, la charité qui en fait l'unité :

Les vêtements de Notre Seigneur Jésus-Christ, partagés en quatre parts, représentent l'Église qui s'étend à tout l'univers, composé de quatre parties (orient, occident, nord et midi, cf. Ps 107, 3), dans lesquelles elle se répand avec une juste égalité et une harmonie parfaite. [...] La tunique tirée au sort figure l'unité de toutes les parties unies entre elles par le lien de la charité¹⁰.

Augustin explique ensuite chacun des termes par lesquels est décrite la tunique : elle est tissée d'en haut, sans couture, la part d'un seul ; elle est d'un seul tissu dans sa totalité, et tirée au sort.

Si la charité est la voie par excellence, qu'elle dépasse la science et qu'elle est recommandée par dessus tout (cf. 1 Co 12, 31-13, 13), c'est à juste titre que le vêtement, son symbole, est présenté comme tissé d'en haut. Elle est sans couture, afin qu'elle ne puisse se découdre et se séparer ; elle est la part d'un seul, parce qu'elle ramène tous les hommes à l'unité¹¹.

Après avoir dit que cette tunique était d'un seul tissu, l'évangéliste ajoute « dans sa totalité ». Si nous appliquons cette circonstance à l'objet dont elle était la figure, c'est-à-dire à l'unité, nous trouverons qu'il faut nécessairement avoir cette unité pour appartenir à ce grand tout, d'où vient à l'Église le nom de catholique. Le tirage au sort quant à lui représente la grâce de Dieu :

Dans la personne d'un seul, cette grâce est parvenue à tous, comme le sort a été favorable à tous, parce qu'en effet la grâce de Dieu dans l'unité est parvenue à tous¹².

Augustin trouve une autre interprétation du tirage au sort dans le psaume 30, 16 : « J'ai dit : tu es mon Dieu, mes destins (*sortes meæ*) sont dans tes mains ». Le latin *sortes* évoque le tirage au sort. Saint Augustin commente :

Je suis parvenu par le sort à la tunique de mon Seigneur. S'il y est parvenu, c'est grâce à l'élection divine, puisque les sorts sont dans la main de Dieu. Pour sauver son élu, il l'a tiré du milieu de l'universelle impiété du genre humain¹³.

¹⁰ *Homélies sur l'évangile de Jean*, CXVIII, 4.

¹¹ *Ibidem*.

¹² *Ibidem*.

¹³ *Ennar. in Ps 30*, 1, 16.

Si le tirage au sort figure l'élection divine, la tunique figure l'Église dans laquelle les élus sont sauvés. Sans pousser plus loin cette enquête, on peut tenir pour certain que les Pères ont vu dans la tunique du Christ non divisée un symbole de l'Église en son unité. Il nous reste encore à interroger celui que l'on a appelé « le dernier des Pères », saint Bernard.

La tunique sans couture chez saint Bernard

Saint Bernard utilise Jean 19, 23 principalement dans l'Apologie à Guillaume de Saint-Thierry, dans le premier sermon sur l'Annonciation et le deuxième sermon sur l'Ascension, dans sa lettre à Guy de Pise contre Abélard, et dans les Paraboles.

Dans l'Apologie, c'est à propos de la diversité des Ordres religieux que saint Bernard traite de l'unité de l'Église (*Apo* III, 6). Pour montrer que la diversité n'empêche pas l'unité, il superpose la tunique du Christ à la tunique de Joseph aux différentes couleurs (*Gn* 37, 3 dans le texte de la Vulgate). Jésus n'est-il pas le vrai Joseph ?

Non pas celui qui a délivré l'Égypte d'une famine matérielle, mais celui qui a sauvé le monde de la mort du corps et de celle de l'âme [...]. Le Père lui a fait une tunique de différentes couleurs en lui donnant des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs [...]. Il a laissé à son épouse, l'Église, sa tunique elle-même, sa tunique de différentes couleurs, et sans couture, tissée d'une seule pièce depuis le haut, mais aux différentes couleurs à cause des nombreux Ordres qui sont en elle, diverse en sa variété, mais sans couture à cause de l'unité indivisible de la charité indivisible (*Apo* III, 5 et 6).

Remarquons qu'à la suite d'Augustin, Bernard voit dans la charité le principe de l'unité de l'Église.

Dans le premier sermon sur l'Annonciation, la tunique figure l'image de Dieu « qui n'ayant pas été cousue, mais gravée et imprimée dans la nature même de l'homme, ne saurait être partagée ou déchirée¹⁴ ». Ici il n'est pas question directement de l'Église.

Dans le deuxième sermon sur l'Ascension, l'Église n'est pas nommée non plus, mais elle est évoquée par les disciples qui voient le Seigneur monter au ciel et qui doivent parfaire leur foi, tandis que l'Église triomphante est formée par les saints et les puissances célestes.

¹⁴ *Ann* I, 7, (trad. P.Y. EMERY, p. 411).

Pour parachever la tunique sans couture, Seigneur Jésus, pour amener notre foi à sa pleine intégrité, il ne te reste plus qu'à t'élever plus haut que tous les cieux, comme le Seigneur de l'air, sous les yeux de tes disciples qui te verront traverser les airs. [...] Le Christ est conduit vers le Père par toute la foule des âmes saintes et des puissances célestes, pour prendre place à la droite de Dieu. [...] Je reconnais ici la tunique tissée tout d'une pièce du haut jusqu'en bas : elle trouve son achèvement dans cette demeure du ciel, où le Seigneur Jésus-Christ a été lui-même comblé, et où il a rempli toutes choses¹⁵.

Remarquons la place de la foi dans la constitution de l'Église. La tunique est vraiment sans couture et l'Église est entièrement une quand sa foi est parvenue à sa pleine intégrité.

La lettre au cardinal Guy de Pise fait partie d'une série de lettres dirigées contre Abélard qui s'était rendu à Rome pour défendre sa cause. Bernard lui oppose la cause de l'Église, qui est la cause même du Christ :

Cette cause est la cause du Christ, ou plus exactement c'est le Christ qui est en cause et la vérité en danger. On partage les vêtements du Christ, on divise les sacrements de l'Église, mais la tunique sans couture demeure intacte, tissée d'une seule pièce depuis le haut. Cette tunique, c'est l'unité de l'Église, qui ignore les déchirures et n'accepte pas d'être divisée. Qu'elle soit tissée depuis le haut, qu'elle soit formée en un seul tout par l'Esprit Saint, cela ne sera pas détruit par les hommes¹⁶.

En ces quelques lignes Bernard expose toute la richesse et la portée de ce symbole de la tunique du Christ. Dans les Sentences (Sentences, série 3, n° 22) et dans les Paraboles (Parabole IV), de manière plus imagée, la tunique est le vêtement dont le Bien-aimé a revêtu son épouse, l'Église, et que ses ennemis s'efforcent de lui arracher. Les ennemis de l'Église, ce sont les persécutions, puis les hérésies, enfin les vices, fornication, gourmandise et avarice. Ils s'efforcent de lui arracher sa tunique et de la remplacer par un autre vêtement ; mais elle ne l'accepte pas.

Elle n'admet que ce vêtement tissé par les mains de la sagesse, teint et consacré du sang de l'Agneau, [...] tunique de la charité, tunique sans couture et tissée d'une seule pièce¹⁷.

Dans cette Parabole, comme dans l'Apologie et la lettre au cardinal Guy de Pise, Bernard recourt à l'image de la tunique parce qu'il

¹⁵ *Asc*, II, 2-3, (trad. P.-Y. EMERY, p. 519-521).

¹⁶ *Ep* 334, *SBO* VIII, p. 273 lignes 10 à 15.

¹⁷ *Par* IV, 5 et 6, *SBO* VI, 2, p. 280-281.

voit l'unité de l'Église menacée par les disputes entre ordres religieux, par les hérésies, par une certaine décadence. Mais comme la tunique aux diverses couleurs, l'Église est une dans sa diversité. Vouloir la déchirer, c'est vouloir déchirer le Christ, ce qui est impossible ; comme la tunique tissée d'en haut, l'Église est unie par la charité, elle est sans couture à cause de la foi qui doit parvenir à sa pleine intégrité. En effet, l'unité menacée est en croissance

car l'Église n'est pas encore parvenue à la parfaite purification, comme au jour où le Christ se la présentera à lui-même toute glorieuse, sans tache ni ride, ni rien de tel¹⁸.

Bernard ne présente pas l'unité de l'Église comme une réalité définitivement acquise. Elle le sera quand la foi aura atteint sa plénitude ; auparavant l'Église doit lutter pour la défendre jusqu'au jour de l'union totale avec le Christ. Dans cette conception de l'unité, Bernard est en accord avec saint Jean qui montre l'Église en train de naître de la mort du Christ, alors que celui-ci est en train de la rassembler en un. Si la foi et la charité font l'unité de l'Église, l'achèvement de cette unité est en espérance.

*Abbaye Notre-Dame d'Igny
F – 51170 ARCIS-LE-PONSART*

Marie-Noël BOUCHARD, ocsso

¹⁸ *EpiO*, 3, trad. P.-Y. EMERY, p. 201.